

de l'énergie, nous en avons tous deux besoin. Si je vous vois souffrir, je me tuerai à vos pieds !

—Au nom du ciel, parlez ! répondit la jeune fille en réunissant ses forces.

Pourquoi devons-nous renoncer l'un à l'autre ? Pourquoi devrais-je fuir avec vous ?

—Parce que, dans deux jours, ma tête sera mise à prix, Diane ; parce que, dans deux jours, je serai poursuivi, traqué, pris et jeté au fond d'un cachot, si d'ici là je ne mets pas entre moi et mes ennemis les frontières du royaume.

—Vos ennemis, Henri ; mais quels sont-ils ?

—Le roi, la justice, votre père lui-même !

—Mon père votre ennemi ?

—Oui, s'il ne l'est pas encore, la charge qu'il occupe le contraindra à le devenir.

N'est-il pas le chef suprême de la justice de la province et de la capitale, et, comme tel, ne doit-il pas poursuivre ceux que le roi et la justice lui désignent comme coupables ?

—Coupable ; l'êtes-vous donc ?

—Oui, Diane !

—Et de quel crime, mon Dieu ?

Henri sembla hésiter un moment ; puis, baissant la voix :

—Je suis l'ami du comte d'Auvergne, dit-il.

—Du comte d'Auvergne ! répéta Diane avec terreur ; de celui qui vient de conspirer avec M. d'Entraignes et la marquise de Verneuil ; de celui que le parlement a condamné à mort pour crime de lèse-majesté !

Le comte de Bernac baissa la tête.

—Êtes-vous donc complice du comte d'Auvergne ? s'écria la jeune fille avec véhémence.

—Oui, murmura Henri.

—Oh ! mais alors il faut fuir !

—Sans doute Diane, si je veux vivre ; car grâce ne me sera pas plus faite à moi qu'elle ne l'a été au feu duc de Biron, et le bourreau frappera encore la tête d'un gentilhomme.

Diane se renversa en arrière.

La pauvre enfant venait d'entrevoir, dans un rêve horrible, le sanglant échafaud dressé sur la place de Grève, et celui qu'elle aimait agenouillé devant le billot fatal.

Puis, se dressant brusquement, l'œil hagard, ses beaux cheveux en désordre, ses mains suppliantes :

—Partez, Henri ! Fuyez ! s'écria-t-elle.

—Seul ? demanda le jeune homme.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! ce que vous me demandez est impossible !

—Alors, Diane, je reste ; advenue que pourra !

La jeune fille se tordait les bras avec désespoir ; des larmes inondaient son visage, sa respiration était courte et haletante.

Le comte de Bernac la contemplait avec une fixité étrange. L'œil du gentilhomme était sec, mais le regard ardent qui s'en échappait enveloppait la fille du prévôt de Paris de ses effluves magnétiques.

Un long silence se fit dans la pièce. Diane parut reprendre un peu de calme.

—Henri, murmura-t-elle d'une voix déchirante, oh ! par grâce, dites-moi que tout cela est une épreuve : dites-moi que je viens de faire un mauvais rêve !

—Je ne puis vous dire cela, Diane, répondit le comte en secouant tristement la tête.

Cela n'est point une épreuve, cela n'est point un rêve, c'est la vérité ; je suis complice du comte d'Auvergne !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais comment vous êtes-vous jeté dans cette horrible conspiration ?

—Qu'importe le motif, à cette heure, si la cause est là menaçante, dit le jeune homme avec une sorte d'emportement.

Le parlant a accusé MM. d'Auvergne et d'Entraignes de complot avec le roi d'Espagne, et il les a condamnés à mort eux et leurs complices.

—Mais si on vous avait reconnu complice de ce crime de lèse-majesté, vous seriez arrêté, Henri !

—Aussi vais-je l'être, Diane !

—Mais pourquoi ? pourquoi ?...

—Pourquoi suis-je encore libre, voulez-vous dire ? Je vais vous l'expliquer.

Le comte d'Auvergne est trop bon gentilhomme pour livrer un ami ni déceler un complice. Aussi ne l'a-t-il pas fait ; aussi ne le fera-t-il pas ; mais entre lui et moi, existe toute une correspondance des plus significatives.

Jusqu'à ce jour cette correspondance avait échappé à toutes recherches ; je croyais n'avoir rien à craindre.

Ce matin un courrier m'est arrivé d'Auvergne. Il venait de la part de l'intendant du comte, et cet intendant m'annonçait que MM. d'Eurre et de Nérestant, ceux-là mêmes qui avaient jadis arrêté le comte, avaient fouillé minutieusement le château de Clormont, et que, le hasard et le diable les aidant, ils avaient découvert la cachette mystérieuse dans laquelle se trouvaient tous les papiers de M. d'Auvergne, et toute sa correspondance avec les complices qu'il avait jusqu'ici refusé de nommer.

L'intendant ajoutait qu'il était certain d'arrêter le courrier expédié par la justice au roi, mais qu'il ne pouvait cependant me garantir que quarante-huit heures de sécurité.

Il m'engagea à fuir au plus vite.

Maintenant, Diane, vous connaissez la vérité entière. L'avis m'est parvenu il y a douze heures.

Après-demain matin il ne sera plus temps de prendre un parti ; je serai arrêté...

Diane poussa un cri.

—La mort est sur ma tête, Diane, continua le comte avec un accent véhément ; vous seule pouvez l'écarter, car je ne ferais pas sans vous !

La jeune fille s'affaisa sur un siège voisin et parut privée de sentiments.

Le comte la poursuivait toujours de son regard fascinateur.

Tout à coup le silence lugubre qui régnait dans le petit salon fut troublé par un bruit vigoureusement accentué provenant du dehors.

C'était le piétinement d'une troupe de chevaux, traversant le pont au Change et se dirigeant vers le grand Châtelet.

Une vive clarté, produite par la lueur des torches, resplendit subitement sur le quai.

—Mon père ! s'écria Diane.

Henri la saisit dans ses bras.

—Je t'aime ! murmura-t-il à l'oreille de la jeune fille, je t'aime à ne pouvoir vivre sans toi ! sache-le bien !

La nuit prochaine, il y a un bal masqué, tu te rappelles, à l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne. Ton père et ta mère doivent t'y conduire : ils me l'ont dit.

À la faveur d'un déguisement, t'a fuite est possible. J'ai tout préparé, Diane, si tu m'aimes nous fuirons ensemble... Si tu refuses, Diane, je me livre moi-même au lieutenant criminel, je te le jure sur mon honneur de gentilhomme !